Des cercles autopoïétiques aux cercles du langage : note critique sur l'analyse du droit comme système autopoïétique

In: Quaderni. N. 22, Hiver 1994. pp. 37-48.

Citer ce document / Cite this document :

Chanial Philippe. Des cercles autopoïétiques aux cercles du langage : note critique sur l'analyse du droit comme système autopoïétique. In: Quaderni. N. 22, Hiver 1994. pp. 37-48.

doi : 10.3406/quad.1994.1553

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/quad_0987-1381_1994_num_22_1_1553

DES CERCLES AUTOPOÏÉTIQUES AUX CERCLES DU LANGAGE *Note critique sur l'analyse du droit comme système autopoïétique*

PHILIPPE CHANIAL

L'importation, dans le champ des sciences sociales, des concepts issus des théories de l'auto-organisation et de l'autopoïèse n'a pas encore connu, en France, le succès que certains lui promettaient. Il ne s'agit ni de le déplorer, ni de s'en réjouir. Néanmoins, les travaux pionniers du CREA ont ici parfois occulté des développements importants qui se sont joués ailleurs, principalement en Allemagne, autour de Luhmann, travaux qui ont connu un succès quasi-foudroyant notamment en Espagne et en Italie. On ne saurait donc que se féliciter de la - bien tardive et parcellaire - traduction de ces différents textes afin que le lecteur français puisse juger sur pièce (1).

LA THÉORIE GÉNÉRALE DES SYSTÈMES SOCIAUX DE N. LUHMANN

L'œuvre de Luhmann est complexe, non seulement du fait de sa prolifération mais aussi des diverses inflexions qui en ont marqué les différentes étapes depuis déjà une trentaine d'années. Ainsi le paradigme de l'autopoïèse ne s'est imposé à Luhmann que progressivement. Après une carrière de fonctionnaire en Basse-Saxe, ce n'est que lors d'un congé d'étude à Harvard,

*Sociologue,
Université de Caen*

dans les années soixante, que l'auteur s'est pleinement consacré à la théorie des systèmes sociaux, sous l'influence directe de Parsons. Comme ses premiers textes l'attestent, son approche restait alors attachée aux théories cybernétiques et fonctionnalistes les plus classiques, bref au paradigme des systèmes ouverts et à ses analyses des relations d'inputs et d'outputs. Le tournant autopoïétique, que négocie Luhmann, au milieu des années quatre-vingt (2), ne saurait s'expliquer par la simple mise sur le marché d'un appareillage conceptuel, d'outils épistémologiques plus sophistiqués. L'importation de la seconde cybernétique et de sa forme la plus radicale, la théorie des systèmes autopoïétiques Maturana et Varela (3), renvoie aux impasses auxquelles a du faire face l'auteur dans ses premiers travaux en sciences sociales. C'est que "l'optimisme systémique" d'un T.Parsons avait fait long feu : la mise en cause des effets pervers provoqués par l'idéal d'une régulation rationnelle des systèmes sociaux propre à l'Etat-Providence venait ruiner un activisme tant politique que scientifique. Si les systèmes sociaux ne se révèlent bien moins flexibles, bien moins capables de répondre de façon prévisible aux sollicitations de

leur environnement en modifiant leurs processus internes, c'est que justement ces systèmes doivent d'abord être saisis non comme des systèmes ouverts ou, dans la perspective inverse, fermés, monadiques, mais comme étant, paradoxalement, à la fois clos et ouverts, ou plus précisément ouverts parce que clos.

Ce paradoxe est justement au cœur de la théorie du vivant développée par Maturana et Varela. Ces auteurs proposent de rompre avec le paradigme classique du "couplage par inputs" selon lequel l'évolution et le développement d'un système seraient déterminés par son environnement. A la différence d'un tel système ouvert, un système autopoïétique est dépourvu d'inputs et d'outputs, son évolution résulte de l'auto-organisation même du système. Dans ce modèle du "couplage par clôture", c'est le système qui définit ses propres frontières, donc son propre environnement. Cet environnement ne produit donc pas des informations qui assureraient la programmation de celui-ci mais de simples perturbations qu'il doit compenser en les traitant selon son programme interne de régulation, par le recours exclusif à ses opérations et processus propres, récur-

sivement organisés. Il faut néanmoins rappeler que l'application de ce modèle aux sciences sociales a été contestée par l'un de ses géniteurs. Varela considère en effet que les systèmes sociaux ne constituent guère que des systèmes autonomes et non autopoïétiques, ils sont certes auto-organisés, mais ne sauraient produire récursivement leurs propres composantes.

Le pari de N.Luhmann consiste donc à analyser les systèmes sociaux et surtout, nous le verrons, le système juridique, non pas simplement selon le modèle de l'autonomie et de l'auto-organisation, mais de l'autopoïèse. L'argument général de l'auteur peut être ainsi résumé. Pour le sociologue allemand, une société se compose exclusivement de communications, celles-ci sont les conditions mêmes de l'ordre social : elles structurent et stabilisent des systèmes d'attentes partagées, donc constituent la modalité essentielle de réduction de la complexité. Des réseaux distincts de communications constituent autant de systèmes. Ce qui spécifie ces systèmes, c'est soit le code, binaire, qui définit le sens, soit la programmation du système. Ainsi analyse-t-il l'évolution des sociétés modernes comme un processus de

densification de ces réseaux de communication, conduisant à un degré de complexité toujours plus élevé. La régulation de cet ordre complexe s'opère alors à travers l'émergence d'une multiplicité de sous-systèmes autonomes, chacun d'entre eux se constituant selon un processus non seulement de différenciation fonctionnelle (chacun gérant un secteur social particulier : droit/morale/économie/politique...), mais surtout de différenciation de sens : chaque sous-système définit son identité, construit ses frontières en s'imposant un code binaire (laid/beau, moral/immoral, légal/illégal,...).

Ces différents codes sont au principe autant de la "clôture normative" que de l'"ouverture cognitive" des systèmes. Ces systèmes sociaux sont ainsi analysés comme autant de systèmes autopoïétiques : c'est le système, clos, qui produit ses propres éléments, ses propres communications. Mais parce qu'il est clos, parce qu'il maîtrise son code, donc ses frontières, il peut s'ouvrir à l'extérieur sans pour autant perdre son identité. Ce processus d'ouverture s'opère par l'adoption d'un programme conventionnel par lequel il peut intégrer des contenus de sens produits à l'extérieur, les encoder, donc

réguler ses rapports avec les autres systèmes sociaux, et ainsi se transformer de façon autonome.

LE SYSTÈME JURIDIQUE COMME SYSTÈME AUTOPOÏÉTIQUE

Même si Luhmann a développé son analyse dans le cadre d'une reprise du projet parsonien d'une théorie générale des systèmes, le système juridique apparaît, dans ses textes ainsi que dans ceux de ses collaborateurs H. Willke ou G. Teubner, comme le paradigme du système autopoïétique. Ce système a en effet pour fonction de stabiliser des attentes - que l'on songe par exemple au droit des contrats, il est composé de différentes communications (les actes juridiques), et mis en sens autour d'un code binaire, le code légal/illégal. Il constitue en ce sens un ordre autonome et auto-suffisant. Cette autonomie est à la fois fonctionnelle - le système "ne s'identifie ni à la politique, ni à l'économie, ni à la religion, ni à l'éducation, il ne produit aucune œuvre d'art, ne guérit aucune maladie, ne diffuse aucune nouvelle..." (4) - et conceptuelle - il est constitué d'éléments relevant d'une (auto-)description en terme exclusivement juridique, selon son code binaire, et non, par exemple, éthique

ou neurophysiologique. Ce postulat d'autonomie conduit ainsi au paradigme de l'autopoïèse : seul le droit est source de droit parce que "seul le droit peut dire ce qui est juridiquement légal ou illégal (5). Ou comme l'exprimait déjà Kelsen : "la particularité du droit est qu'il règle lui-même sa propre création".

Ce que reformule ainsi Luhmann, à la suite de Kelsen, c'est la thèse positiviste de la clôture de l'ordre juridique et son paradoxe constitutif, le paradoxe de l'auto-référence. Comme l'explique F. Ewald (6), "cette réflexivité correspond tout d'abord à un besoin logique... le droit se présuppose lui-même. Le fait que le droit n'a aucune origine assignable à un fait est un fait qui caractérise le droit comme droit".

Nous voudrions brièvement questionner ce paradoxe, tant en effet son traitement par Luhmann et ses collaborateurs diffère de celui de la théorie juridique positiviste classique. Pour le dire vite, Kelsen ou Hart tentent de "déparadoxifier" cette question du critère des critères en posant une norme ou une règle propre à bloquer la régression ad finitiam ou à rompre la circularité au principe du postulat positi-

viste selon lequel toute norme juridique positive présuppose une norme supérieure qui en assure la légalité. Telle est la fonction de la *Grundnorm* kelsenienne ou de la règle de reconnaissance ultime hartienne. Pour Luhmann, dans son modèle de la clôture opérationnelle, cette circularité doit être assumée : "la validité est la circularité" (7).

"ET DIEU RIT..." OU LES PARADOXES DE L'AUTO-RÉFÉRENCE SELON G. TEUBNER

Dans un ouvrage récemment traduit (8), G. Teubner se propose de systématiser cette proposition luhmannienne. Le paradoxe de l'auto-référence du système juridique y est introduit par un épisode du Talmud, qu'il va soumettre à diverses interprétations. Il s'agit de l'histoire du rabbin Eliezer qui, bien que reconnu au sein de la synagogue pour le bien fondé de ses opinions juridiques, ne parvenait pas à rallier la majorité de sa communauté sur une question de droit soulevée par le Talmud. Afin de convaincre de la vérité de son jugement, il utilisa trois stratégies consécutives. Il affirma tout d'abord que, si il avait raison, l'arbre qui se trouvait juste en face de la syna-

gogue se déplacerait. Ce qui se passa effectivement, mais sans succès, les rabbins restant encore incrédules. Sans se décourager, il affirma alors que l'eau allait remonter son cours et que les murs de la synagogue allait ployer. Ce qui advint, mais avec toujours le même résultat. Le rabbin décida alors d'invoquer le ciel, et la voix céleste confirma son jugement. Mais les rabbins, toujours incrédules, répondirent à Dieu : "Nous ne tenons nul compte de la voix divine, car Toi-même, tu as écrits dans la Thora, au mont Sinai, qu'"il faut se rendre à l'avis de la majorité"". L'histoire se concluant ainsi, "Et Dieu rit, et dit : Mes fils m'ont battu, mes fils m'ont battu" (Talmud, Baba Mezia, 59b).

Teubner propose quatre interprétations de cette histoire, afin d'offrir une illustration du concept d'auto-référence dans le domaine juridique. Une interprétation simplement artificielle pointe déjà l'absence de tout point de vue de surplomb, au-dessus du droit. L'auto-référence signifie ici simplement que la validité du droit ne peut s'importer de l'extérieur, de la Nature et de ses éléments ou de la volonté divine. Elle est un produit interne du droit, dans l'arbitraire de sa propre po-

sitivité. Une seconde interprétation permet de comprendre la réaction, le rire, du Créateur : les rabbins auraient parfaitement anticipé l'impossibilité d'une pleine prévisibilité du droit. S'il est impénétrable, c'est parce qu'il constitue un système de sens auto-producteur, sans détermination externe *aucune*. Selon la troisième, cette histoire est une illustration parfaite de la circularité juridique, sur le modèle de ces "boucles étranges", chères à Hofstadter. Pour confirmer la véracité de son jugement, le rabbin a en effet sollicité toutes les instances de la Loi, selon un parfait continuum hiérarchique : la discussion juridique des rabbins, les textes talmudiques, le droit naturel puis la révélation divine. Mais à peine arrivé au niveau supérieur, au sommet, il se retrouve au point de départ, à la base. Ces niveaux extrêmes forment une boucle, car c'est en fait le niveau inférieur, trivial, celui des normes de procédures, qui décide ultimement de la validité du droit : "il faut se rendre à l'avis de la majorité". Bref la source suprême s'abreuve à sa source la plus humble, et réciproquement... même si Dieu ne peut s'empêcher d'en rire et d'avouer sa "défaite".

Enfin, une quatrième interprétation

vient systématiser ce paradoxe, pour tenter d'en cerner l'origine. Les diverses tentatives du rabbin ne constituent rien d'autre qu'un effort désespéré pour fuir cette auto-référence. Il ne parvient pas à sortir du cercle : il entasse les méta-niveaux, mais même le plus élevé s'abîme au niveau le plus bas. Or le système juridique, ce que ne comprend pas le rabbin, se constitue en s'auto-appliquant son code propre : telle est l'origine du paradoxe. Cette autoréférence est constitutive et tautologique : le code légal/illégal ne peut être dit ni légal ni illégal. Bref, ce n'est pas seulement la réflexion juridique qui est auto-référentielle, c'est la réalité du droit lui-même qui est circulairement constituée. En ce sens, la circularité est bien la validité.

L'AUTONOMIE PRATIQUE DU DROIT : LA PRATIQUE JURIDIQUE, FONDEMENT DU SYSTÈME JURIDIQUE

Même si la démonstration par l'anecdote est convaincante, en quoi cette découverte est-elle d'importance ? En effet, comme le souligne Teubner, "les rabbins continuent toujours, après tout, la recherche talmudique, qu'il y ait ou non paradoxe" (9). Bref, en quoi cette

démonstration est-elle sociologiquement féconde ? La réponse de Teubner, comme celle de Luhmann est simple : ils nous invitent à penser l'histoire du droit, de ses concepts et pratiques, comme l'histoire de différentes tentatives de "déparadoxification", de refoulement de l'auto-référence, que l'on en appelle au droit naturel ou au droit divin (10)...

Néanmoins cette réponse reste bien trop théorique, elle renseigne peu sur la pratique ordinaire du juge, sauf à le doter d'une habileté particulière à l'"utilisation créative des paradoxes", bref à en faire un théoricien, malgré lui, des systèmes autopoïétiques. Nous voudrions suggérer une solution plus triviale à ce paradoxe de l'auto-référence, un mode de résolution non plus systémique mais "pragmatiste". Il s'agit de partir d'une idée fort simple, de ce simple fait que "les praticiens du droit peuvent effectuer leurs activités sans ajouter un iota au constat flaubertien que le droit "on ne sait pas ce que c'est"" (11). Bref, que dans la pratique juridique, la circularité qui fait du droit lui-même le critère *pragmatique* de ce qui est juridique, n'apparaît guère problématique, ce cercle ne semble plus vicieux. En effet, tout juge ne décide-t-

il pas si, par exemple, un conducteur, en grillant un feu rouge, a violé une norme N, sans se demander, au-delà de ce problème concret qu'il doit résoudre pratiquement, si cette norme N existe comme une norme juridique particulière, donc valide, donc, ultimement, si le code légal/illégal qu'il applique, à *toutes fins pratiques*, est lui-même légal, etc... ? Comme l'explique A. Aarnio, "cette forme de questionnement ne cadre pas avec ce jeu de langage. Cette question est dépourvue de sens au sein du jeu de langage" (12).

En employant, à la suite de Aarnio, la notion wittgensteinienne de "jeu de langage", nous voulons seulement souligner que le paradoxe du critère des critères n'en est un que pour celui qui recherche une fondation ultime du droit, sous un modèle hiérarchique ou circulaire. Les arguments soit de la "clôture opérationnelle" (Luhmann/Teubner), soit d'une norme première qui n'existe pas mais dont on doit cependant supposer la validité (Kelsen), ne signifient rien d'autre que le *fait* que la pratique juridique et ses critères de validité prennent déjà place à l'intérieur d'un système. Mais, nous rappelons Wittgenstein, *ce qui fonde ce système, c'est l'action elle-même qui se*

trouve à la base du jeu de langage (13). Ce sont donc les pratiques juridiques, à travers les différents jeux de langage qu'elles articulent, qui constituent le *bedrock*, l'ultime butée de l'analyse. Sous cette perspective pragmatique, la clôture du système juridique et son autonomie sont le corrélat d'activités routinières, de "façons de faire", de procédures pratiques destinées à résoudre des questions pratiques, qui sont celles des juristes et non des philosophes, sociologues ou des ingénieurs informaticiens, des voyageurs de commerce...

Cette proposition d'analyse de la pratique juridique peut être systématisée au regard de la théorie des "paradigmes scientifiques" proposée par T.Kuhn (14). L'idée selon laquelle l'activité ordinaire du juriste, présuppose, dans un contexte normal, la validité du système juridique, rejoint la notion kuhnienne de "science normale". Si l'on suit l'interprétation pragmatiste très éclairante qu'en propose Marc Relieu (15), ce stade de la découverte scientifique, qui fait suite au stade "pré-paradigmatique", est caractérisé par une pratique commune des chercheurs, unifié par l'apprentissage partagé de modes de résolution des pro-

blèmes, bref d'un "paradigme". Ainsi, "les questions qu'ils se posent comme les réponses qu'ils envisagent dépendent de la maîtrise pratique de cette connaissance tacite, qui fixe à la fois les bornes du domaine de recherche, le type de faits naturels qu'il est possible d'y rencontrer et les normes de solution... le travail scientifique ordinaire tente d'emboîter ces éléments, faits, lois, théories, sous l'invisible mais constante autorité de cet arrière-plan pragmatique, le "paradigme"".

Cette réinterprétation de la notion de paradigme paraît assez proche du paradigme autopoïétique de Luhmann et Teubner et de sa logique de l'auto-description, de l'auto-constitution, de l'auto-régulation... Elle s'en différencie néanmoins par son point de vue pragmatiste : au primat systémiste d'un code, dévoilé par l'analyste, se substitue un ensemble de présuppositions pratiques, incarnées dans des activités ordinaires, dans des "méthodes" permettant de résoudre un certain nombre d'"énigmes" dûment identifiées. Plutôt que de poser l'existence d'un code binaire constitutif du système, grâce auquel seront traités les paradoxes inévitables d'un système autoréférentiel, il s'agit davantage de décrire

comment toute activité pratique s'opère sur un arrière-plan pragmatique. Pour le système juridique, il s'agira des présuppositions, des procédures pratiques soutenant le test d'identification de ce qui constitue du droit.

EN GUISE DE CONCLUSION : DES CERCLES AUTOPOIÉTIQUES AUX CERCLES DU LANGAGE

Que peut nous apporter une telle réinterprétation pragmatiste de l'auto-référence des systèmes juridiques ? Elle nous permet, nous semble-t-il, de faire l'économie de toute quête, ontologiquement coûteuse, d'une nature ou d'une essence du droit, quête à laquelle n'échappe pas l'approche autopoïétique puisqu'elle se pose comme une ontologie alternative (16). Or comme Hart l'a depuis longtemps suggéré (17), une perspective moins coûteuse consiste à substituer à ces définitions référentialistes voire essentialistes des définitions lexicales en donnant ainsi à l'analyste pour tâche d'élucider les emplois effectifs des termes et concepts juridiques.

Une telle approche "grammaticale" - au sens de Wittgenstein - est sensible à la circularité, mais ce qui l'intéresse ce

sont les "cercles" du langage de ses divers "jeux", alors que l'approche autopoïétique conçoit le langage dans une perspective minimaliste et fonctionnaliste (18). S'opposent ainsi deux approches irréductibles, deux modèles de communication : le premier privilégiant l'intersubjectivité engendrée par le langage, le second la logique autopoïétique de systèmes auto-référentiels fermés. Cette opposition se joue néanmoins sur un terrain commun : les cercles du langage, comme les systèmes autopoïétiques, sont à la fois clos et poreux. Mais cette clôture et cette porosité, l'approche grammaticale la saisit dans les rapports d'usage entre langage et pratique. Elle peut ainsi substituer au modèle rigide de l'application mécanique de codes binaires une description plus riche et moins désincarnée des modalités pratiques d'application des règles propres à un jeu de langage, sensible à la structure ouverte du langage ordinaire comme le rappelait encore Hart. Or cette porosité "interne" est étrangère à la logique autopoïétique, prisonnière de l'illusion d'univocité des langages formalisés.

De la même façon, l'analyse grammaticale peut permettre de reformuler la question des rapports intersystémiques

en les envisageant comme autant de problèmes de “traduction” entre jeux de langage. Cette porosité “externe” exprime justement, qu’au-delà de la pluralité effective des jeux de langage - dont l’analyse luhmannienne de la différenciation des sous-systèmes sociaux nous paraît être l’une des thématisations possibles -, les présupposés de la communication expriment une résistance à une telle dissociation radicale : contre la clôture monadique d’un langage hermétiquement clos, “c’est la traduction qui recèle la force de réconciliation” (19). Or ce travail de traduction constitue également un travail pratique, auquel l’analyse sociologique doit s’intéresser (20). Les analyses des formes de régulations pragmatiques des conflits entre ce que L.Boltanski et L.Thévenot (21) nomment les “mondes communs” proposent justement de décrire empiriquement comment, dans une société différenciée, complexe, les agents parviennent à résoudre, grâce à leurs compétences ordinaires, les problèmes pratiques impliqués par le simple fait d’avoir quotidiennement à affronter des situations relevant de “mondes distincts”. Il n’y a pas ici à poser l’hypothèse d’un guidage nécessaire au moyen de programmes ou de codes

préalables, mais simplement à doter l’agent d’une compétence générale à reconnaître ces mondes, à se montrer capable de s’y ajuster, donc à rendre compte minutieusement de ses actions et ses interlocutions.

Que ces débats parfois techniques nous ouvrent à cette confrontation nécessaire entre deux paradigmes généraux d’analyse communicationnelle de la société souligne en fin de compte l’urgence de débattre avec la théorie autopoïétique des systèmes sociaux. Et c’est notamment de ce débat - mais il en est d’autres - que nous avons esquissé d’un point de vue plutôt critique, que l’on peut encore peut-être espérer un renouveau de la théorie sociale ou “méta-sociologique”.

N · O · T · E · S

1. Voir notamment, N.LUHMANN : "L'invraisemblance de la communication", in *RISS*, n°33.1, 1981 ; "L'Unité du système juridique" in *Archives de Philosophie du Droit*, t.31, 1986 ; "Le Droit comme système social", in *Droits et Société*, n°11-12, 1989 ; "Développements récents en théorie des systèmes", in G.DUPRAT ed., *Connaissance du Politique*, PUF, 1990 ; *Amour comme Passion*, Aubier-Montaigne, 1990 ; "La troisième question. Le Droit, l'histoire du droit et le recours au paradoxe", in *Le Débat*, n°74, Mars-Avril 1993. G. TEUBNER : "L'ordre social par le "bruit législatif"", in *Archives de philosophie du droit*, n°33, 1988 ; *Le droit, un système autopoïétique*, PUF, 1993 ; *Droit et Réflexivité*, LGDJ, 1993, "Pour une épistémologie constructiviste du Droit", *Annales*, n°2, 1993. H.WILKE, "La théorie autopoïétique du Droit" in P.AMSELEK ed., *Controverses autour de l'ontologie du droit*, PUF, 1989.

2. Voir *Soziale Systeme*, Francfort, Suhrkamp, 1984. Un chapitre "Communication et Action" a été traduit dans la revue *Réseaux*, n°50, 1992.

3. Notamment F.VARELA, *Autonomie et Connaissance*, Seuil, 1989. LUHMANN s'explique sur son utilisation de ce paradigme in "Développements récents en théorie des systèmes", op. cit.

4. "Le droit comme système social", in *Droit et Société*, n°11-12, 1989 : 55.

5. Ibid : 56.

6. "The Law of Law", in G.TEUBNER ed., *Autopoietic Law : A New Approach to Law and Society*, de Gruyter, 1988 : 36.

7. "The self-Reproduction of Law and its Limits", in G.TEUBNER ed, *Dilemmas of the Welfare State*, de Gruyter, 1986 : 115.

8. *Le Droit : un système autopoïétique*, PUF, 1993, chap. I.

9. Ibid. : 21.

10. Voir par exemple, N.LUHMANN, "La troisième question", in *Le Débat*, n°74, 1993. On pourrait opposer à notre critique que nos auteurs ne se préoccupent guère de décrire des activités pratiques tant il importe peu pour eux de s'intéresser à de quelconques "sujets" agissants. Le système social pour LUHMANN ne constitue-t-il pas le tout dont les individus, comme "systèmes psychiques", ne constitue que des sous-systèmes ? Il n'y a pas lieu ici de se lancer dans une critique de l'"anti-humanisme méthodologique" de l'auteur. Il suffit de souligner qu'il prétend rendre compte par exemple des actions juridiques, notamment l'acte du juge, dans sa relation circulaire, qui va nous retenir, entre règle et décision. Voir notamment G.TEUBNER, op. cit. : 68.

11. M.A SOUBBOTNIK, "De "l'essence du droit" aux jeux de langage", in *Actes*, Juin 1991 : 32.

12. A.AARNIO, *The Rational as Reasonable*,

Dordrecht, D.Reidel, 1987 : 27.

13. Voir par exemple, L.WITTGENSTEIN, *De la Certitude*, Gallimard, 1987 : §204.

14. *La Structure des Révolutions Scientifiques*, Gallimard, 1983.

15. Communication non publiée.

16. L.SFEZ a proposé un tel dévoilement de la "métaphysique" induite dans le paradigme de l'auto-organisation et de l'autopoïèse dans sa *Critique de la Communication*, Seuil, 2ème ed., 1990.

17. Voir notamment, "The Ascription of Rights and Responsibility", in *Proceedings of the Aristotelian Society*, 1949 ; "Definition and Theory in Jurisprudence", in *Law Quarterly Review*, n°37, 1954.

18. Pour une critique, voir la longue digression que J.HABERMAS consacre à LUHMANN dans le dernier chapitre de son *Discours Philosophique de la Modernité*, Gallimard, 1988 : 434-454.

19. J.HABERMAS, *Logique des Sciences Sociales*, Gallimard, 1987 : 192.

20. Voir sur cette question un article précieux de N.DODIER, "Les ressources collectives de traduction de l'action", contribution présentée aux journées annuelles de la Société Française de Sociologie, Paris 29-30 Septembre 1989.

21. Voir *De la Justification. Les Economies de la Grandeur*, Gallimard, 1991. Le rapprochement des systèmes luhmaniens, des jeux de langage wittgensteiniens et des "mondes" de deux sociologues français mériterait d'être plus pré-

cisemment justifié tant ces analyses semblent s'opérer à des niveaux distincts. Néanmoins ce qui est en jeu, dans une perspective sociologique au moins, c'est l'élaboration d'un langage de description adéquat à la différenciation et à la pluralisation des sphères de valeurs et d'action propre à la Modernité. Nous avons ici souligné en quoi le langage systémique nous semblait inadéquat, ailleurs nous avons tenté de vanter les mérites d'une perspective plus radicalement grammaticale, proche de l'éthnométhodologie et par là critique de l'architecture générale des *Economies de la Grandeurs*. Voir notre note, "Comment le sens vient au social ? Comment le sens vient au sociologue ? ", in *QUADERNI*, n°16.